

L'ORACLE

Reynald Altéma, MD

Roland Pallant, connu comme Père Roland par les jeunes de son quartier, était un homme de petite taille, avec une calvitie précoce, qui prêtait peu attention à sa parure. D'habitude il portait un chaume de barbe, et était toujours muni d'une montre à gousset. En revanche la nature l'avait décerné un cerveau immense. Sa passion pour la lecture d'une part et d'autre part pour la confection mais surtout la restauration de livre le plaçait dans une catégorie unique. Il se complaisait à énoncer un néologisme, *leclivrier*, un mot-valise entre lecteur et livrier ; la première locution selon lui devrait être, « lecteur acharné » et la deuxième, « un artisan de livres ». Cette passion profonde ressemblait à celle d'un œnophile, d'un philatéliste, et d'un mélomane parce qu'ils ne ménagent rien dans leur poursuite. Son amour pour les livres se définissait par une appréciation de la forme et du fond. Il dégustait le verbe contenu à l'intérieur aussi bien que la reliure « qui protégeait ce trésor, fruit de la pensée. »

Me Pallant habitait la Rue des Miracles dans une ancienne maison en briques et bois. Malgré une entrée d'apparence décevante, car il fallait emprunter une étroite allée pour y parvenir, cette demeure cristallisait une oasis artistique, où la créativité régnait. Cette allée annonça le domaine de l'horticulture avec les branches de bougainvilliers qui la recouvraient. Cette voûte céda la place à une large cour bercée par la canopée d'un imposant manguier. Les plantes aromatiques avoisinaient le jardin potager pour illustrer l'attraction esthétique entrelacée de besoin pratique et de nourriture saine. Et si doute il y en avait, les poules qui picoraienent ou caquetaient, les coqs qui coquelinaient et les dindons qui glougloutaient de temps à autre en pleine circulation l'auraient balayé.

La maison elle-même était dotée d'une architecture bien raffinée. Il n'existait point de doute que le couple qui y habitait voulait démontrer que *la terre des hommes* ne signifiait point le royaume d'une espèce au détriment d'autres, mais plutôt l'harmonie entre les êtres partageant cet espace. Père Roland et sa femme Marie-Marcel, que tout le monde appelait *Man Masèl* avaient aménagé cette propriété en une colonie édifiant la notion que *rien ne se perd et rien ne se crée*. La cour pavée d'ardoquins avec le majestueux manguier au milieu ceinturait la maison en un demi-cercle. Une dépendance en forme du contour de la propriété avait été transformée en atelier. La peinture, et la reliure y prenaient forme. Man Masèl pratiquait la première activité tandis que Père Roland s'attelait à la seconde. Des signes pullulaient, « La reliure, le nœud qui unit l'artiste et l'artisan », « L'atelier, ou rayon scintillant du cacique de l'artiste », « Ici siège le temple de la créativité ». Ces signes, écrits en calligraphie, couvraient les murs et les portes de l'atelier. Une visite à ce domaine titillait les sens.

L'odorat s'exposait à une multitude de senteurs, tantôt le parfum des fleurs et plantes, juxtaposées aux muscs des animaux, entremêlées de résines en évaporation de l'atelier, l'effluve d'un compost saccadé par l'air, et l'exhalation subtile de cuir neuf. La vue ne trouvait que du charme. Les chevalets retenaient des tableaux à différentes étapes. Les pigments époustouflaient : le cassis de l'aubergine, l'amarante d'une mangue, l'olivâtre de l'avocat dans une nature morte. Les sujets nous berçaient : les tresses d'une fille, les mains noueuses d'une couturière passant un fil à travers le chas d'une aiguille dans une harmonie parfaite d'ombre et de clarté, les sueurs d'un visage sous un soleil de plomb, deux amants assis au bord de la mer sous une lune blafarde, et tant d'autres. L'immeuble attisait l'esprit inquisitif pour ensuite l'ébahir avec son récit éclectique.

La maison dans le temps fut une construction de luxe mais monsieur n'avait ni les moyens ni le désir de vivre dans l'opulence. « Le but de la vie ne se définit point par l'acquisition des biens

matériels, mais plutôt les connaissances acquises et l'influence exercée sur les autres pour améliorer la société. » Ainsi débitait-il son credo. Le parquet, l'escalier en spirale, les hauts plafonds représentaient le fruit d'une main-d'œuvre spécialisée d'antan. En guise d'entretien de ces bijoux, Père Roland avait transformé sa maison en une bibliothèque permanente avec des livres débordant la superficie, pêle-mêle. Tout de même, une section était réservée aux livres reliés. Cette section possédait un cachet hors-pair, telle une oasis d'ordre et d'aristocratie parmi *l'hoi polloi*. Le livre relié attirait par son allure royale, sa finition nette, la souplesse du cuir de haut de gamme, et son unique odeur lorsque neuf. On ne trouverait une meilleure élaboration de compétence artisanale et de flair artistique. Le moustique de la relieur l'avait piqué une seule fois et avait laissé un suc addictif. Comme loisir, il reliait le jour et le soir il lisait le contenu de son travail.

Sa friandise pour la lecture, telle une boulimie, sa mémoire photographique, tel un don inouï, son nez fin pour l'analyse, tel le magistère d'un mordu de la stratégie, sortaient de l'ordinaire. Son entrée dans la publication académique retentit comme le son de cloche d'une messe solennelle.

Jeune, le Père Roland se distingua en publiant une comparaison entre Frederick Douglass et Anténor Firmin dans la prestigieuse revue *The Journal of African American History*. Avec évidence à l'appui, il soutint la thèse selon laquelle « Deux intellos de deux milieux opposés qui se respectaient, se confrontèrent dans un renversement de rôles. Frederick Douglass qui avait subi les sévices de la subjugation comme esclave maintenant représentait son pays, un Goliath, qui voulait suborner une petite nation. Cette mission qui clivait ses croyances, au minimum, serait difficile à accomplir. Firmin, un homme probe avait su défendre les intérêts de son pays. Douglass ne pouvait défendre une politique à laquelle il ne croyait pas. Firmin s'accrochait à un idéal que ses concitoyens rejetaient. Douglass fut déçu par l'incurie administrative des Haïtiens avec qui il sympathisait et ainsi que par le sous-développement conséquent du pays. Malgré leur intégrité, leurs sociétés respectives les ont acculés. Deux hommes remarquables furent tirillés par le chauvinisme à outrance qui nuit le pragmatisme, l'opportunisme qui rejette les principes, et la rigidité des préjugés, des politiques ».

Ce coup de maître lui donna l'accès au réseau des membres du secteur progressiste. Il participait au cénacle de ceux qui discutaient des problèmes du pays et offraient des suggestions pour le placer sur la bonne route. Sa voix était écoutée et son discours récoltait le respect. Sa sagacité, mais pour certains son audace, le poussait à traiter des sujets tabous. Il présenta une autre thèse assez osée intitulée « La gestion du pouvoir, notre péché originel ». Le style de gouvernance de nos aïeux en débutant avec notre cher Toussaint fut pris à partie et la thématique se basait sur « l'Héritage du fouet, cet outil funeste, efficace pour dompter les étalons mais qui incruste l'idée pernicieuse de la brutalité et la domination par la force rendant à jamais victime l'art de la négociation et la notion de la nécessité de convaincre par le verbe. Il cita deux exemples : l'expulsion de Sonthonax et la fusillade de Moïse pour soutenir le point que nos leaders n'acceptent pas de compromis et s'attendent à des serviteurs obséquieux. »

Père Roland acquit la réputation de polémiste. Ces fans lui conféraient le titre de « guru ». Ces adversaires le qualifiaient « d'impertinent qui ne respecte pas les aïeux ». Certains l'ajoutèrent à leur liste de « bêtes noires » pour avoir commis ce sacrilège, une sentence inamovible. Son accès au cénacle devint limité. Sa capacité d'analyse l'emmena à écrire un article publié dans le NY Times. Il se révéla prescient en observant durant la campagne électorale de 1990, tenant compte de son verbatim : « Mes concitoyens viennent de répéter la même erreur qu'en 1957 en jetant leur dévolu sur un acteur qu'ils jugent influençable. Ils découvriront que ce fauteuil présidentiel, qui

récompense si bien avec des butins énormes, remplace la probité par la cupidité aisément et il métamorphose toute tendance démocratique en une addiction incurable du pouvoir. » Cela lui valut la réputation de « l'oracle ». Les épithètes guru et oracle dans une autre société auraient investi d'une auréole prestigieuse. Dans la nôtre, elles enfantèrent un rayon radioactif. Sa franchise à extirper la vérité dépourvue de filtre mettait mal à l'aise la tendance partisane qui préférait les œillettes et la récitation de platitudes au lieu de la recherche des faits probants. Si la vérité affranchit, n'empêche qu'elle détient le don unique de charcuter l'ego, de malmener l'amour-propre des orgueilleux puissants. Il en fit la découverte à ses dépens.

Il étala son audace, sa tendance à nager à contre-courant dans une entrevue accordée à *National Public Radio*, où il déplora le déploiement des forces militaires américaines dans le pays en ces termes, « C'est ahurissant la somme infernale qui sera dépensée uniquement pour soutenir les soldats. Le pays n'en bénéficiera pas. Panser le mal de la pauvreté avec le simulacre d'élections n'a jamais réussi. La démocratie ne fleurira jamais dans le désert de la pauvreté. Au lieu de gaspiller ces fonds, on aurait pu dépenser un tiers de façon efficiente pour des résultats spectaculaires en instituant des projets structurants dans l'infrastructure et chapeauter des réformes administratives comme antidote à la corruption, recette létale contre la croissance économique. Soyons sincères, les politiques locaux en exécutant la feuille de route de 'pseudo-élection' une formule pour une audience internationale, ne sont intéressés qu'à s'enrichir en dépit de tout discours disant le contraire ». De telles flèches visaient trop de cibles. Des collègues qui jadis sollicitaient son opinion le jetèrent au rebut, car on le trouvait une « personnalité clivante ». Ses prises de position si bien articulées effrayaient les faux prophètes, les seigneurs, les décideurs qui voyaient en lui un incorruptible, un esprit indépendant, donc une menace pour le statu quo. On lui reprochait son orthodoxie qui le rendait irascible et pas malléable. Son absence notoire dans des commissions d'experts n'échappa à personne.

Sa réputation d'icône le protégeait contre les oiseaux de mauvais aloi ; les vautours pourtant l'encerclaient, guettant un moment propice pour un règlement de comptes. Une trêve tacite régnait. On ne toucherait pas à sa peau à condition qu'il brigue à aucune fonction électorale. Trop content de tenir ses distances avec les compromissions des assoiffés de pouvoir, il s'adonnait à l'enseignement et il voyageait souvent pour participer à des conférences et il avait aussi une position académique dans une institution universitaire américaine. Les médias d'outre-mer le traitaient comme une étoile et il ne demandait pas mieux pour exprimer ses opinions parfois acerbes, souvent passionnées, toujours cérébrales, rarement comiques, jamais mesquines. Sa perspicacité à trouver anguille sous roche était devenue légendaire et il attirait un véritable culte. Cette habitude d'écouter l'oracle battait son plein même parmi ses ennemis qui ne pouvaient s'empêcher d'admirer le vernis de sa rhétorique : une logique convaincante saupoudrée d'une élocution soignée, fluide, en égrenant un savoir encyclopédique de l'histoire contemporaine. Mais il devait aussi penser à sa survie.

Pour se protéger contre les avatars économiques, sa femme et lui avaient pris la décision de minimiser leur dépendance financière et avaient adapté leur mode de vie à cette réalité. De routine, il n'acceptait pas de fonction publique, préférant de rester un prof. En vivant modestement, ses dépenses restaient raisonnables. En s'adonnant à sa passion, il avait trouvé la solution béate. Sa dévotion pour la reliure débuta par hasard lorsqu'il eut à réparer un livre déchiré par son fils âgé de trois ans. Le livre n'était plus disponible. Il n'avait pas d'autre choix que de trouver une façon de le restaurer. Un ami qui travaillait dans une imprimerie lui donna quelques conseils. De fil en aiguille, il acquit la compétence dans le métier, surtout à la découverte du cuir pour rehausser la finition. Il s'y engagea avec le minimum de dépenses et le maximum d'ingénuité. Faisant fi

d'une presse coûteuse, il obtint une enclume d'un forgeron. Il commandait les feuilles de cuir en gros d'outre-mer qu'il apportait durant chaque voyage et avait toujours assez de matériel pour toute éventualité. Il avait pris l'habitude de relier ses publications favorites. Sa recherche de livres l'avait conduit chez tous les bouquinistes de la capitale, une démarche qui lui permit de trouver des copies assez rares. Parmi ses trophées, on pouvait trouver *L'Haïtiade* de Isaac Louverture (le fils de Toussaint) publié à Paris en 1827, *Toussaint Louverture* de Pauléus Sannon, un chef-d'œuvre parmi les connaisseurs. L'obtention de telles perles le comblait sans répit.

Père Roland ne vivait pas comme un coq en pâte, mais il osait nager dans le bonheur. La reliure servait aussi de thérapie pour calmer ses nerfs face à la déconfiture de sa société aux mains de compatriotes, d'anciens compagnons, devenus des affairistes et des politiciens viciés. Père Roland dans son quartier était aimé par les jeunes qu'il prenait un grand plaisir à instruire et à former dans l'art de la reliure, « une compétence menacée de disparition avec le système de numérisation des publications. » Cependant, au fil du temps, les vautours eurent leur mot à dire pour le taire. Ainsi, durant une manifestation populaire, un groupe d'énergumènes pénétrèrent dans son immeuble et brûlèrent son atelier. Il s'en fallut de peu qu'il perdît sa peau. « Adieu patrie, maison. Ce pays que j'aime, ce peuple que j'adore ont la manie de châtier leurs amis et de béatifier ceux qui les flattent pour les exploiter et faire prendre des mesures suicidaires. » Il fit cette déclaration sur le chemin de l'exil, fuyant sa terre natale qu'il ne reverra jamais, six mois avant de tirer la révérence. Son élimination physique ne gomma pas sa prédiction, « d'un pays allant à vau-l'eau à cause de la soif du pouvoir, le désintérêt pour nettoyer ses écuries d'Augias et la course contre la montre pour s'enrichir dans le plus bref délai, n'en déplaise que le pays s'engouffre. »